

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA CABALE

SAINT-FOIX, GERMAIN-FRANÇOIS
POULAIN DE

Comédie — 1778

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

LA CABALE	62 rép.	LA VICOMTESSE DE QUINO- LA	9 rép.
FRONTIN	34 rép.	CLÉON	6 rép.
PASQUIN	32 rép.	L'HOMME DE COUR	5 rép.
LA MÉDISANTE	22 rép.	LE COMÉDIEN	5 rép.
LE COLPORTEUR	14 rép.	HOMME	4 rép.
BRILLANT	12 rép.	LE PHILOSOPHE	3 rép.
CHEVALIER	11 rép.	JEUNE FILLE	3 rép.

Personnages muets & suite : LE JEUNE MAGISTRAT, L'HOMME qui enseigne l'art de représenter, L'HOMME DE LETTRES, LE FINANCIER, CICALISE, CLOË, LE MARQUIS, L'ACTRICE, QUELQUES AUTRES PERSONNAGES

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

LA CABALE.	5
------------------------	----------

LA CABALE.

SCÈNE PREMIÈRE

Frontin, Pasquin,

PASQUIN

Eh ! Mon cher Frontin, c'est toi ! Quelle heureuse rencontre! D'où viens-tu ? Qu'as-tu fait depuis un an que je ne t'ai vu ?

FRONTIN *(gravement)*

Qui êtes-vous ?

PASQUIN

Qui je suis ? Parbleu je suis Pasquin.

5

FRONTIN

Ah !... Pasquin... Oui.... Je me rappelle... J'ai quelque idée confuse

PASQUIN

Que veux-tu dire ? Quelque idée confuse de moi, de ton ancien ami, avec qui tu as vécu toute la vie ?

FRONTIN

Allons, je veux bien te reconnaître, quoique tu me paraisses tout aussi gueux, tout aussi pauvre que lorsque nous étions camarades.

10

PASQUIN

Est-ce que nous ne le sommes plus ? As-tu fait fortune ?

FRONTIN

Mais...

PASQUIN

Mais, à ton accueil impertinent, on te croiroit déjà dans la Finance.

FRONTIN

Je suis content ; cela suffit.

PASQUIN

Où demeures-tu à présent ?

15

FRONTIN

Ici.

PASQUIN

Chez la Cabale ?

FRONTIN

Je garde sa porte.

PASQUIN

Oh ! Je ne m'étonne plus...

FRONTIN

Tu sais que je servais un petit-maître, qui tranchait du bel esprit...

20

PASQUIN

Et qui menaçait même, je crois, le public d'une tragédie de sa façon. A t-elle été représentée ?

FRONTIN

Oui.

PASQUIN

Et sifflée, apparemment ?

FRONTIN

Non ; car il la fit jouer chez lui. Or il me menait tous les soirs au spectacle, me donnait le mot, et suivant qu'il aimait ou haïssait les auteurs, j'y faisais tout le tapage que je pouvais. J'en fis tant à la représentation d'une comédie que nous voulions faire réussir, que j'impatientai quelques honnêtes gens, auprès de qui j'étais dans le parterre. Ils me dirent qu'il fallait écouter pour juger, et me prièrent de leur permettre d'entendre. Je répondis insolemment ; on me rossa. Cette pièce était spécialement sous la protection de la cabale ; elle me regarda comme son martyr, souhaita de me voir, et fut si contente de tout le dévouement que je lui marquai, malgré mon aventure, qu'elle me proposa d'entrer immédiatement à son service. J'y suis depuis six mois ; et je t'assure que je ne troquerais pas ma condition contre bien d'autres.

25

30

35

PASQUIN

Je te dirai naturellement...

FRONTIN

Quoi ?

PASQUIN

Que je ne me plairais pas auprès d'une maîtresse, qui n'use de son crédit que pour nuire.

40

FRONTIN

Sache, mon ami, qu'elle fait tout au moins autant de bien que de mal.

PASQUIN

Pourquoi donc ne voit-on personne qui s'en loue ?

FRONTIN

Pourquoi ? Parce que la plupart des hommes font des fats. Ils s'intriguent, ils manoeuvrent, ils se tourmentent. Échouent-ils ? La Cabale en est cause. Réussissent-ils ? Ils veulent qu'on croie que leur mérite seul a parlé pour eux. Tel qui est tous les jours ici, et qui, sans la Cabale, n'aurait jamais rien été, répond au compliment qu'on lui fait sur un poste qu'il vient d'obtenir : « en vérité ce qui me flatte le plus dans ceci, c'est qu'on ne pourra pas dire que j'aie sollicité ». D'ailleurs, qu'on méprise tant qu'on voudra ma maîtresse, que m'importe ? Si l'on ne devait servir que les gens estimables, il y aurait bien peu de domestiques.

45

50

PASQUIN

Tu as raison..

FRONTIN

Tandis que je me trouverai bien auprès d'elle j'y resterai. Outre les profits, qui sont assez considérables, il y a certains petits agréments... tu sais que j'ai toujours été idolâtre du beau sexe...

55

PASQUIN

Oui.

FRONTIN

Eh bien, il ne se passe guère de jour, qu'il ne vienne ici quelque actrice, quelque chanteuse, quelque danseuse. L'une veut engager la cabale à s'intéresser pour elle ; l'autre veut faire siffler une camarade. Y a-t-il bien du monde là haut, Monsieur Frontin ? Oui, Mademoiselle Cela est désespérant ; je voulais n'être pas vue. On pourrait, Mademoiselle, vous introduire par un petit escalier dérobé. Que je vous serais obligée ! Alors je donne la main. Où m'avez vous donc amenée ? Je crois que je suis dans votre chambre ? Vous n'y pensez pas ; une fille comme moi dans la chambre d'un garçon ! C'est pour que vous vous reposiez un moment, Mademoiselle. Oh ! Mais, Monsieur Frontin, promettez-moi donc d'être sage. Peut-on l'être avec vous, Mademoiselle ! Quelle taille ! Le joli pied ! La jolie jambe ! Eh bien, ne voilà-t-il pas déjà, petit badin ? Finissez-donc ; en vérité, vous êtes d'une folie....

60

65

PASQUIN (*apercevant la Cabale*)

Voici peut-être quelque une de ces Demoiselles ?

70

FRONTIN

Non, parbleu, c'est ma maîtresse.

PASQUIN

La Cabale ?

FRONTIN

Elle-même.

PASQUIN

Mon ami, tu devrais bien me présenter, et la prier de s'intéresser pour moi.

75

FRONTIN

Nous verrons. Tandis qu'elle achèvera de donner ses audiences, allons boire un coup. As-tu déjeuné?

PASQUIN

Je ne m'en souviens pas.

FRONTIN

C'est-à-dire, que tu n'as pas la mémoire aussi bonne que l'estomac ? Viens, suis-moi.

80

SCÈNE II

La Cabale, La Vicomtesse de Quinola.

LA VICOMTESSE

Madame, ne voulez-vous pas m'écouter ?

LA CABALE

Je n'écoute jamais, Madame, quand on commence par me gronder.

LA VICOMTESSE

Mais, Madame.

LA CABALE

Mais, Madame, vous m'avez abordée d'un air et d'un ton.

85

LA VICOMTESSE

C'est que j'ai bien à me plaindre de vous.

LA CABALE

De moi?

LA VICOMTESSE

Oui. Ne vins-je pas vous trouver, il y a un an ? Ne vous dis-je pas que m'étant remariée en sixièmes noces avec un Seigneur Italien, le Vicomte de Quinola, j'avais pris une assez belle maison dans le quartier du Palais-Royal, et que mon dessein était de donner à jouer ? Ne vous offris-je pas d'envoyer ici, tous les matins, prendre langue sur les bruits sourds, les médisances qu'il faudrait débiter le soir à mon assemblée, et sur la bonne ou la mauvaise tournure qu'il y aurait à donner à la nouvelle du jour ? Combien de Fats n'ai-je pas exaltés, parce que vous les protégez ? Combien d'honnêtes gens n'ai-je pas décriés, parce qu'ils avaient le malheur de vous déplaire ? Combien de fois ne me suis-je pas abaissée jusqu'à débiter moi-même et forcer les personnes qui venaient chez moi, d'acheter les ouvrages de trois ou quatre plats auteurs, à qui vous pourrez faire obtenir des grâces, mais que ces grâces ne rendront que plus ridicules aux yeux du Public ? De votre côté, Madame, ne me

90

95

100

promîtes-vous pas de me vanter aux Provinciaux et aux étrangers, comme une femme chez qui l'on était sûr de trouver toujours une compagnie choisie ?

LA CABALE

Je vous ai tenu parole.

105

LA VICOMTESSE

J'avoue que dans les commencements j'ai eu lieu d'être contente ; mais il faut que depuis quelque temps vous vous soyez bien refroidie. De jour en jour, ma maison est moins fréquentée ; à peine ai-je à présent, dans toute une soirée, cinq ou six parties de jeu.

LA CABALE

Eh ! Madame, tandis que chez vous le prix des cartes est exorbitant, suis-je cause que vous avez un mauvais cuisinier, du vin détestable et un mari qui fatigue tout le monde par des récits de sièges et de batailles où il ne s'est jamais trouvé ? Suis-je cause que vous grondez les jeunes femmes ; lorsqu'elles restent à s'entretenir avec leurs amants et qu'elles ne veulent pas faire une quatrième partie ? Est-ce ma faute, si les jeunes gens se plaignent que vous les mettez à jouer avec des vieilles qui veulent être aussi friponnes, que si elles n'avaient encore que vingt ans ? Vous ai-je conseillé de chasser ces deux jolies femmes de chambre.

110

115

LA VICOMTESSE

Je ne pouvais plus avec honneur les garder.

LA CABALE

Madame, dans votre métier, il ne faut pas avoir tant de délicatesse.

120

LA VICOMTESSE

Dans mon métier, Madame.

LA CABALE

En un mot, Madame, pour vous prouver que je suis toujours de vos amies, envoyez-moi demain votre fils l'Abbé ; je le mettrai auprès de Belisse, cette riche veuve.

LA VICOMTESSE

On dit qu'elle est d'une humeur si changeante.

125

LA CABALE

Mais non ; depuis dix ans je lui vois les mêmes chiens, les mêmes chats, les mêmes perruches ; il est vrai qu'elle change d'Abbé presque tous les six mois ; mais elle n'en renvoie aucun sans lui faire obtenir quelque place, ou quelque pension. Je l'engagerai à prendre votre fils. À l'égard de votre fille, retirez-là du couvent ; je la garderai chez moi jusqu'à ce que je lui aie trouvé un mari, quelque sot, quelque provincial, quelque étranger.

130

LA VICOMTESSE

Je vous suis obligée, Madame ; mais, mon jeu ?

(Faisant la révérence à la Vicomtesse, et la congédiant.)

LA CABALE

Oh ! Je vous déclare que je ne veux plus m'en mêler. Approchez, Monsieur Brillant, approchez. Adieu, Madame, je suis votre très humble servante.

135

SCÈNE III

La Cabale, Brillant.

LA CABALE

Il y a longtemps que je ne vous ai vu, mon cher Brillant ?

BRILLANT

Depuis un mois, divine Cabale, je travailla sans cesse.

LA CABALE

Allez-vous nous donner quelque chose de nouveau ?

140

BRILLANT

Une Tragédie.

LA CABALE

Une Tragédie, mon cher Brillant ! Une Tragédie ! Quelle joie parmi tous nos amis ! Il me semble déjà voir le bon Dorilas pleurer au seul titre d'une Tragédie de vous. Sera-t-elle bientôt finie ?

BRILLANT

Incessamment.

145

LA CABALE

Dites-m'en le sujet ?

BRILLANT

Cela me serait impossible ; je n'y ai pas encore songé.

LA CABALE

Vous n'avez pas encore songé au sujet ; et cependant elle sera bientôt finie ?

BRILLANT

Oui. J'ai commencé par travailler différents morceaux sur la gloire, 150
l'ambition, l'amour, la vengeance et la haine. Ils font en tirades ; et j'ai
tâché qu'ils finissent tous par deux vers bien sonores. Il ne s'agit plus à
présent, que d'imaginer une action, et d'arranger des actes et des scènes
où je ferai entrer le tout à la faveur des vers de liaison. Je prévois seule- 155
ment que, comme mon recueil abonde en petits madrigaux assez
tendres, en maximes contre les Rois, et en réflexions sur la mort et sur
la destinée, il faudra qu'il y ait dans ma pièce un jeune Prince et une
jeune Princesse fort amoureux l'un de l'autre, une espèce de tyran, et
un ministre des Dieux qui en parlera très cavalièrement.

LA CABALE

À merveilles, mon cher Brillant, à merveilles ! Un jeune auteur, pour 160
faire promptement du bruit, doit se permettre les traits les plus hardis.
D'ailleurs aurons-nous un oracle, un songe, des reconnaissances ?

BRILLANT

Je tâcherai qu'il y ait de tout cela.

LA CABALE

Et vous ferez bien : c'est ce qui doit faire le fond d'une tragédie, et non 165
pas tous ces détails, ces grands tableaux d'histoire par lesquels on pré-
tend élever l'âme et fortifier, dans le coeur de sa Nation, les sentiments
de vertu, de grandeur et de fermeté. J'ai promis d'y bailler ; et je tiens
parole. Je le dis publiquement ; votre Corneille m'ennuie.

BRILLANT

Ma foi, Madame, je ne vois guère à présent que les étrangers qui l'estiment.

170

LA CABALE

Dépêchez-vous, mon cher Brillant, dépêchez-vous de nous donner ce chef-d'oeuvre que vous avez entrepris.

BRILLANT

Hélas ! Madame, il serait déjà fini, si je ne balançais pas à me servir d'une tragédie qui fut joué il y a cinquante ou soixante ans.

LA CABALE

Et pourquoi balancez-vous ?

175

BRILLANT

Je crains qu'on ne me reprochât d'être un plagiaire, un copiste.

LA CABALE

Le reproche serait mal fondé. N'aurez-vous pas reversifié à neuf cette tragédie ? Ne l'aurez-vous pas semée de sentences et de maximes qui n'y étaient point ? N'y aurez-vous pas encadré ces morceaux que vous dites avoir faits sur l'amour, la vengeance, et les autres passions qui agirent ordinairement les héros et les héroïnes de théâtre ?

180

BRILLANT

Malgré tout cela, Madame, vous verriez qu'on dirait que je ne sais ni imaginer un sujet, ni l'arranger, ni le conduire, et qu'avec toutes mes couleurs et mon vernis, je ne suis qu'un simple bel esprit sans génie, dès

que je ne puis pas créer. Peut-être même ajouterait-on que, lorsqu'on
s'est accoutumé de jeunesse à faire des vers, ils viennent d'eux-mêmes,
et qu'il ne faut donc ni beaucoup d'esprit ni beaucoup de talent pour
paraphraser l'ouvrage d'un autre ; qu'à l'égard des sentences et des
maximes, ce font choses usées, qui n'éblouissent que les sots ; et que
chaque poète, avec un peu de travail, rajeunit et rimaille d'une façon
plus ou moins sonore.

LA CABALE

Comptez-vous sur moi, Monsieur, ou n'y comptez-vous pas ?

BRILLANT

Je compterai toute ma vie sur vos bontés.

LA CABALE

Eh bien ! Prenez, appropriiez-vous telle tragédie , ou tel autre ouvrage
qu'il vous plaira ; et ne vous inquiétez pas : si la Critique crie contre
vous, je crierai contre elle. On la regardera comme une jalouse, une en-
vieuse, et moi comme la protectrice des jeunes talents.

(Il sort.)

BRILLANT

Me voilà décidé. Je cours me renfermer chez moi ; et je n'en sortirai que
pour venir mettre à vos pieds les nouveaux fruits de vos encourage-
ments et de votre divine protection.

LA CABALE

Je les attends avec impatience.

SCÈNE IV

La Cabale, Un Colporteur.

LA CABALE

Que voulez-vous ?

LE COLPORTEUR

Vous présenter mes très humbles respects.

LA CABALE

Qui êtes-vous ?

205

LE COLPORTEUR

Un homme toujours prêt à vous servir et le public. J'ai été clerc, soldat, garçon de café, oncle pendant trois mois auprès d'une fille galante, baron Suisse tout un hiver, médecin étranger, souffleur dans une troupe de comédiens de province, commis, breteur, recors ; à présent j'ai l'honneur d'être Colporteur.

210

LA CABALE

J'ai toujours fait grand cas de Messieurs les colporteurs ; ils me font quelquefois très utiles.

LE COLPORTEUR

Ah ! Madame, si vous avez véritablement de la bonté pour eux, vous pouvez leur rendre un grand service.

LA CABALE

En quoi ?

215

LE COLPORTEUR

En obtenant que l'imprimerie soit défendue en France, comme elle l'est en Turquie.

LA CABALE

Les Colporteurs voudraient qu'on défendît l'imprimerie ?

LE COLPORTEUR

Oui, Madame. Quelles délicieuses brochures vous verriez alors sortir sans cesse de dessous la presse ! Car vous croyez bien que furtivement on imprimerait toujours. 220

LA CABALE

Mais, si furtivement on continuait toujours d'imprimer, à quoi vous servirait donc la défense ?

LE COLPORTEUR

À quoi ? Comptez, Madame, que l'espoir et la facilité qu'ont aujourd'hui les auteurs de publier des ouvrages où il n'y a rien contre les moeurs, leur inspirent l'amour de la belle réputation, les rend sages ; circonspets, et détourne leur esprit de tout ce qui pourrait choquer les bienséances ; au lieu que si l'Imprimerie était absolument défendue, ou du moins, Madame, si vous faisiez en sorte, par votre crédit, que l'on ne nommât pour censeurs, que des hommes ineptes, minutieux, bizarres, envieux, paresseux, impolis ; brutaux, vous verriez que ces mêmes auteurs gênés, tracassés, tourmentés, éprouvant à chaque instant de nouvelles difficultés. 225
230

LA CABALE

Se guériraient de la fureur d'écrire.

LE COLPORTEUR

On n'en guérit point, Madame. Ils prendraient le parti de composer se-
crètement ; et alors, comme rien ne retiendrait plus les écrivains qui se
verraient réduits à devenir furtifs et anonymes, ils se livreraient aux
écarts de leur imagination, au plaisir de flatter et d'exciter les passions ;
et s'étudiant dans l'art de mêler le sel de la satire avec les tableaux de
l'amour les plus séduisants, ils rempliraient leurs nouvelles productions
de traits malins, d'aventures de personnes connues, et de ces descrip-
tions voluptueuses qui font, dit-on, tant de tort à l'innocence, et tant de
bien aux pauvres colporteurs.

LA CABALE

Je réfléchirai à tout ce que vous me dites ; revenez demain.

LE COLPORTEUR

Permettez, Madame, que ce soit le matin ; car je commence à être fort
occupé les après-midi avec mes étrangers.

LA CABALE

Avec vos étrangers ? Que voulez-vous dire ?

LE COLPORTEUR

Voyant la paix faite, et que Paris allait redevenir plus que jamais la Ca-
pitale des Nations, j'ai fait courir des billets dans les hôtels garnis ; et ils
m'ont déjà procuré quelques écoliers.

LA CABALE

Eh ! Qu'apprenez-vous à ces écoliers ?

LE COLPORTEUR

Moyennant vingt fous par heure (on me loue même, si l'on veut, pour la journée) tout étranger, nouvellement arrivé, peut m'envoyer chercher. Je prends un habit propre, un chapeau, une épée ; je l'accompagne aux Tuileries, au Cours et autres promenades publiques ; et dès que nous rencontrons quelque personne, de l'un ou de l'autre sexe, un peu distinguée par son rang, sa naissance ou ses talents, je la lui fais remarquer ; je lui dis son nom, son surnom, sa qualité ; et j'y joins le sobriquet, les plaisanteries, les aventures tristes ou ridicules, en un mot toutes les petites anecdotes qui ont couru ou qui courent encore sur elle : c'est une petite idée qui m'est venue...

255

260

LA CABALE EN IRONIQUEMENT

Et dont le public doit vous être fort obligé.

LE COLPORTEUR

Si mes écoliers veulent que je les suive à l'Opéra, à la Comédie, je leur nomme de même les acteurs, les actrices...

LA CABALE

Et toujours avec les petites anecdotes ?

265

LE COLPORTEUR

Toujours. Je me suis même aussi chargé, par mes billets, de leur fournir toutes les chansons et épigrammes de ce fameux poète...

LA CABALE

Je fais qui vous voulez dire.

LE COLPORTEUR

Il m'aime beaucoup, et ne fait pas un couplet malin, qu'aussitôt il ne me l'envoie : c'est un bien galant homme.

270

LA CABALE

Et vous aussi à ce qui me paraît ; mais pour vous ériger en historien de la Cour et de la ville, avez-vous donc d'assez bons mémoires ?

LE COLPORTEUR

Si j'ai de bons mémoires, si j'ai de bons mémoires. Madame ! J'ai une soeur revendeuse à la toilette à Versailles ; une cousine sage-femme près de la comédie ; ma femme est coiffeuse ; mon beau-père, maître à danser, et mon oncle tailleur de corps à l'Opéra.

275

(Seule.)

LA CABALE

Oh ! Vous devez être bien fourni. Allez, et te; venez donc demain matin. La jolie façon de gagner sa vie ! Après tout, n'est-il pas plus excusable que cent autres, qui font journellement le même métier uniquement pour leur plaisir ?

280

SCÈNE V

La Cabale, La Médisante.

LA MÉDISANTE

Vous m'avez écrit que vous vouliez me parler ?

LA CABALE

Oui.

LA MÉDISANTE

De quoi s'agit-il ?

LA CABALE

Je veux vous gronder.

285

LA MÉDISANTE

Qu'ai-je fait ? Voyons.

LA CABALE

Belle Orphise, vous avez beaucoup d'esprit ; mais le plaisir d'en avoir vous emporte quelquefois ; et votre imagination vive, brillante, pleine de feu, pleine de saillies, dès qu'un ridicule la frappe...

LA MÉDISANTE

J'entends ; j'en ai donné à quelques gens que vous aimez ?

290

LA CABALE

Il est vrai.

LA MÉDISANTE

Et croyez-vous que j'épargne davantage ceux que vous n'aimez pas ?

LA CABALE

Non ; je sais que vous ne ménagez personne.

LA MÉDISANTE

Eh bien, que l'un aille pour l'autre ; embrassez-moi ; et ne soyez plus fâchée.

295

LA CABALE

Oh ! Je le ferai toujours, tandis que je verrai que vous vous piquerez de n'avoir point d'amis.

LA MÉDISANTE

Et moi je ferai toujours étonnée que vous vous imaginiez qu'on peut en avoir.

LA CABALE

Vous croyez donc qu'on ne vit ensemble que pour se haïr ?

300

LA MÉDISANTE

Il ne me paraît pas du moins que ce soit pour s'aimer.

LA CABALE

Les jolis principes !

LA MÉDISANTE

Ils ne sont que trop vrais. Jetez un coup-d'oeil sur notre sexe. La laide hait la jolie ; la jolie jalouse la belle ; la belle n'aime qu'elle seule ; la coquette et la prude haïssent et déchirent tout l'Univers. Parmi les hommes, les courtisans cherchent à se supplanter ; les Beaux Esprits à se rabaisser ; les voisins à se ruiner ; les parents à se dépouiller, et deux maris galants, dont les femmes font jolies, à se déshonorer. L'épée et la robe, toujours prêtes à se déprimer réciproquement, ne s'accordent que

305

dans leur mépris pour l'homme de finance, qui, de son côté, hait tant le public, qu'en le pillant, il se plaît encore à le narguer par son faste et son impertinent orgueil. ³¹⁰

LA CABALE

Tenez, belle Orphise, malgré tout ce que vous dites, je suis persuadée que vous n'êtes point naturellement méchante, et qu'il n'y a que l'envie de briller par un badinage vif et plaisant, qui vous fait prendre un ton de malignité. J'ai toujours souhaité d'être de vos amies ; allons, promettez-moi de ménager un peu plus à l'avenir ceux à qui je m'intéresse, et entre autres Alcimon. ³¹⁵

LA MÉDISANTE

Ah ! Si ! Si ! Ne m'en parlez pas ! Vous devriez à jamais rougir de l'avoir mis dans une place si considérable. Quel homme ! À force de brailler dans un barreau et d'y discuter le pour et le contre, il a acquis, je l'avoue, une espèce de facilité à s'énoncer ; mais qu'énonce-t-il ? Des lieux communs, de vieux axiomes, et de vaines idées de réforme. Impérieux et faible, il brave, et bientôt après s'humilie bassement. D'ailleurs, trop borné pour sentir qu'il ne peut pas tout examiner par lui-même, il veut entrer dans les plus petits détails, est incapable des grands, toujours indécis et ne finissant rien. Vous ne sauriez croire à quel point de pareils protégés vous décrient ; ils font dire que vous n'agissez que par haine, caprice et sollicitation, et que loin d'être fille, comme vous voulez le persuader, du Goût et de la Raison, l'amour-propre et l'envie sont vos vrais parents. ³²⁰
³²⁵
³³⁰

LA CABALE

Une autre se fâcherait ; je ne me fâcherai pas ; je veux absolument que vous soyez de mes amies ; je l'ai résolu. Vous connaissez le petit Cléon ; qu'en pensez-vous?

LA MÉDISANTE

Je l'ai vu souvent cet automne a la campagne ; nous représentions des 335
comédies ; c'était notre souffleur. Il fait un peu de musique, joue passa-
blement du violon, ne tarit point sur les anecdotes, applique assez plai-
samment les portraits d'une brochure nouvelle. Sa figure n'est pas mal ;
et il commence à être fat avec assez d'aisance : de tous nos jeunes gens
de robe, c'est celui qui m'a paru se façonner le plus vite.

340

LA CABALE

Il sera très riche un jour. Éliante l'aime et compte l'épouser ; je sais que
vous la haïssez.

LA MÉDISANTE

Oh ! Très cordialement.

LA CABALE

Je romps ce mariage.

LA MÉDISANTE

Vous me serez plaisir.

345

LA CABALE

Il épousera dès ce soir votre petite cousine Julie, pour qui vous paraissez
avoir de l'amitié.

LA MÉDISANTE

Julie est une bonne enfant, mais qui n'a pas assez de fortune.

LA CABALE

Elle lui apportera en dot un poste très brillant en province, et qu'il croira avoir obtenu par votre crédit et en considération de cette alliance.

350

LA MÉDISANTE

Si vous exécutez ce que vous me dites, me voilà dévouée à vous pour toute ma vie.

LA CABALE

Embrassez-moi donc ; je n'ai voulu vous parler de cette affaire qu'après l'avoir terminée ; j'obtins hier au soir le poste en question ; ce matin, j'ai envoyé chercher Cléon ; il est enchanté ; Eliante sera furieuse, désespérée.

355

LA MÉDISANTE

Il faut que leur rupture se fasse avec bien de l'éclat, bien du scandale.

LA CABALE

Vous serez contente. Je vais vous le présenter pour qu'il vous remercie, et que vous le meniez ensuite chez les parents de Julie.

LA MÉDISANTE *(seule, tandis que la Cabale va chercher Cléon)*

Je ne pouvais souffrir cette Cabale ; et je n'entretenais commerce avec elle, que pour me donner le plaisir de la contrarier et de lui dire souvent des duretés ; je commence à la trouver une assez bonne femme.

360

SCÈNE VI

La Cabale, La Médisante, Cléon, L'Homme qui enseigne l'art de représenter.

(d'un ton fade, à la Médisante)

CLÉON *(d'un ton fade, à la Médisante)*

Ah ! Madame, qu'il est agréable et doux, séduisant et flatteur de penser que la personne que l'on considère et qu'on estime le plus, veut bien s'intéresser à nous ! 365

LA MÉDISANTE

Connaissant tout votre mérite, Monsieur, je ne pouvais pas faire moins pour vous que je n'ai fait.

CLÉON

Ah ! Madame.

LA MÉDISANTE *(à la Cabale, en lui montrant l'homme qui enseigne l'art de représenter)*

Qu'est-ce que cet homme ? 370

(À Cléon.)

LA CABALE

Comme je fais que l'on ne juge souvent que sur l'extérieur, s'il m'arrive de faire obtenir un poste à quelqu'un qui n'y soit pas propre, j'ai Monsieur qui est un homme merveilleux pour enseigner en peu de jours l'art de la représentation, c'est-à-dire, les attitudes, les tons, les airs, le maintien, les dehors, en en mot toutes les manières convenables à la 375

place qu'on va occuper. N'a-t-il pas commencé à vous donner une leçon ?

CLÉON

Oui, Madame.

LA MÉDISANTE

Oh ! Je serais charmée d'être présente à quelques-unes de ces leçons-là ; cela doit être plaisant.

380

(À Cléon.)

LA CABALE

Il est aisé de vous satisfaire. Cela ne vous fera-t-il pas de peine ?

(À l'Homme qui enseigne l'art de représenter.)

CLÉON

Tout ce qui peut faire plaisir à Madame, ne saurait que m'être très agréable. Allons, Monsieur, recommençons.

(qui enseigne l'art de représenter)

L'HOMME *(qui enseigne l'art de représenter)*

Recommençons, Monsieur. Je vous suppose donc arrivé dans cette province, où votre place met tout le monde dans le cas d'avoir affaire à vous. Tous les matins, vers les dix heures, votre salle d'audience commence à se remplir. Vous êtes dans votre cabinet, mystérieusement renfermé, caressant vos chiens, fredonnant un vaudeville, tandis que votre secrétaire vous lit succinctement les lettres qui vous sont adressées de tous côtés ; il en fait ensuite le partage avec un renvoi aux différents

385

390

commis, qui doivent y répondre. Quatre ou cinq hommes furtifs, mal famés, qui ont chez vous les petites entrées, viennent vous conter les aventures scandaleuses et plaisantes qui font arrivées pendant la nuit ; vous riez, vous plaisantez, vous êtes familier avec ces gens-là.

CLÉON *(d'un ton dédaigneux)*

Familier ?

395

(qui enseigne l'art de représenter)

L'HOMME *(qui enseigne l'art de représenter)*

Oui, Monsieur, et très familier : c'est la seule espèce d'hommes qui soit véritablement chérie des personnes en place et des Grands. Enfin l'heure approche où vous devez sortir de votre cabinet et vous montrer en public. Voyons quel maintien vous vous composerez ?

CLÉON

Eh ! Mais, celui-là.

400

(qui enseigne l'art de représenter)

L'HOMME *(qui enseigne l'art de représenter)*

Eh ! Fi ! Fi donc, Monsieur ! Vous prenez la morgue, et l'air refrogné d'un vieux Conseiller. Dans la place que vous occupez, il faut que votre physionomie soit moitié ouverte, et moitié fatiguée des travaux de votre emploi. Vous répondrez à l'un, nous verrons ; à l'autre, j'examinerai ; vous serez une légère inclination de tête, avec un petit souris, à ceux qui viennent uniquement pour vous faire leur cour. Si vous voyez arriver quelque personne d'une naissance distinguée, vous irez deux ou trois pas au-devant d'elle ; vous la séparerez de la foule ; mais vous aurez

toujours attention de glisser, dans vos politesses mêmes, un air de supériorité.

410

LA MÉDISANTE (*à l'Homme qui enseigne l'art de représenter*)

C'en est allez ; et Madame avait raison de dire que vous êtes un homme merveilleux.

(qui enseigne l'art de représenter)

L'HOMME (*qui enseigne l'art de représenter*)

Cependant je n'ai été que pendant trois mois valet-de-chambre d'un Intendant.

(Embrassant la Cabale.)

LA MÉDISANTE (*à Cléon*)

S'il y avait des loges dans votre salle d'audience, j'entretiendrais une pour la première représentation. Allons, venez ; je vais vous présenter aux parents de Julie. Adieu, ma bonne amie ; comptez que je vous suis désormais aussi attachée, que si j'étais déjà dans l'âge de quitter le rouge et de me faire dévote.

415

SCÈNE VII

La Cabale, L'Homme qui enseigne l'art de représenter.

420

LA CABALE (*lisant un billet qu'un laquais lui apporte*)

C'est une épigramme contre un homme de mérite qui m'a toujours négligée. L'Auteur est un maladroit ; il fallait la mettre en chanson ; cela court plus vite, se retient mieux et dure à jamais. Ne pourrait-on pas arranger les vers sur un air bien connu ?... Oui... Il me semble qu'en rac-

courcissant les deux premiers... à merveilles ! C'est ainsi qu'il faut la
faire courir. Rentrons ; je vais vous dicter cette chanson ; vous aurez
soin qu'elle soit répandue ce soir dans tout Paris.

425

SCÈNE VIII

L'Homme de Cour, Le Philosophe.

L'HOMME DE COUR

Quoi vous ? Un Philosophe, chez la cabale ?

LE PHILOSOPHE

Quand des affaires indispensables m'appellent à la ville, avant que de
retourner dans ma retraite, je ne manque guère de venir ici. J'y vois les
chagrins et les maux que se font mutuellement les hommes ; les jalou-
sies, les haines, les craintes, les espérances et toutes les vaines illusions
qui sans cesse les agitent. J'y vois le vice, avec des talents superficiels,
l'emporter presque toujours sur le vrai mérite, parce que le vice est im-
pudent, parce qu'il est insensible aux rebuffades, et qu'il fait d'ailleurs
employer adroitement la flatterie, l'imposture, les manoeuvres sourdes
et les petits souterrains ; au lieu que l'homme de mérite se présente
avec modestie, demande avec noblesse, et se rebute aisément, ne pou-
vant vaincre l'honnête fierté qu'il a dans l'âme.

430

435

440

L'HOMME DE COUR *(d'un ton moqueur)*

Voilà, mon très cher, les plaintes ordinaires de tous ceux qui n'ont pu
réussir dans le monde.

LE PHILOSOPHE *(fièrement)*

Sachez que je ne me plains point, et que d'ailleurs je crois que jusqu'à présent j'ai mieux réussi dans le monde, que beaucoup de gens qui sont dans des portes très élevés.

445

L'HOMME DE COUR

Oh ! Parbleu, votre philosophie me ferait plaisir de me prouver cela.

LE PHILOSOPHE

Ma philosophie vous dira que je suis un simple gentilhomme, avec une fortune médiocre que j'entrai fort jeune dans un régiment ; que je m'y attachai à mes devoirs avec toute l'application possible ; que je fus même assez heureux pour avoir une occasion de me distinguer à la ba-
 taillt de Guastalle ; que je ne m'attendais pas que bientôt après on me
 feroit un passe-droit ; qu'on m'en fit un ; que je quittai le service et me
 retirai dans une petite terre de trois à quatre mille livres de rente en
 quoi consiste tout mon bien ; que sachant borner mes besoins, quelque
 médiocre que soit mon revenu ; il m'en reste toujours assez pour être en
 état de soulager le malheureux paysan, à qui il arrive des pertes ou
 quelque maladie ; que m'étant acquis l'estime et la confiance de mes
 voisins, s'il survient quelques contestations entre eux, je les accom-
 mode ; et qu'ainsi ma vie étant honnête, et même utile dans la petite
 place que la Providence m'a assignée, je crois mieux réussir dans le
 monde, que certains prétendus Seigneurs, qui sans avoir jamais été
 connus à l'armée que par la fastueuse incommodité de leurs équipages,
 devenus Lieutenants-Généraux à trente ans, parce qu'ils ont été faits co-
 lonels à seize, ne s'occupent que de tracasseries, d'intrigues, et qu'à pa-
 raître des importants dans la galerie et les antichambres ; plus jaloux de
 respects que d'estime ; n'aimant à vivre qu'avec des hommes vils ; ca-
 ressant le baladin, protégeant le chansonnier ; haïssant l'homme de
 Lettres, et recevant froidement le vieux militaire ; enfin prouvant

450

455

460

465

chaque jour, qu'avec de grandes richesses, un beau nom, et une belle Charge à la Cour, on peut être très petit dans l'État.

470

L'HOMME DE COUR

J'aperçois quelqu'un à qui j'ai à parler. Adieu, Monsieur.

LE CHEVALIER

Je vois que s'il vaquait demain une autre pension, l'intendant de vos plaisirs nocturnes, qui a fait je ne sais quel roman, pourrait se flatter que vous l'aideriez de même de votre crédit, et de toute votre prudence contre l'homme qui aurait le plus de mérite.

475

L'HOMME DE COUR

Ma foi oui. Je vais parler à la Cabale. Adieu, à ce soir, je compte sur toi et tes amis.

LE CHEVALIER *(seul)*

Faire tomber la pièce d'un auteur, parce qu'il pourrait prétendre à une pension qu'on veut faire obtenir à un sot, pour se dispenser de lui payer des gages ; cela m'indigne !

480

SCÈNE X

Le Chevalier, Un Comédien.

LE CHEVALIER

Je suis bien aise de vous rencontrer; je viens d'apprendre à l'instant qu'il y a une furieuse conspiration contre la pièce nouvelle; pour moi, je ferai tout mon possible pour la soutenir.

LE COMÉDIEN

Nous vous sommes bien obligés ; mais ; Monsieur le Chevalier, permettez-moi de vous rappeler qu'à la dernière que nous avons jouée, vous me dites la même chose; cependant je remarquai que vous ne l'écoutez pas, et que vous ne fites que rire et causer avec trois ou quatre de vos amis.

LE CHEVALIER

Il est vrai; mais je n'applaudissais pas moins de temps en temps ; et vous savez que lorsqu'elle fut finie, j'allai dans le foyer et que je dis hautement que je la trouvais admirable qu'écoutant attentivement, et regardant à propos de loge en loge, ils pourront se préparer de loin des conquêtes par la connaissance qu'ils acquerront du coeur de telle et telle femme et par conséquent de la façon de s'y prendre pour se la procurer. Par exemple, à l'Opéra, dès que l'on commence à jouer certains airs passionnés, l'âme de la jeune Cephise paraît saisie, au lieu que celle de Julie ne s'émeut et ne s'attendrit que peu à peu : il y a toute apparence que dans le tête-à-tête on pourra risquer assez vite avec Cephise ce qu'on ne doit tenter avec Julie que par gradation. Dorise plutôt couchée qu'assise dans sa loge, fait des noeuds et ne marque quelque attention qu'aux ariettes : avec Dorise tout l'étalage du sentiment serait inutile ; ce n'est pas son coeur qu'il faut d'abord entreprendre de toucher ; c'est son esprit qu'il faut tâcher d'éblouir par un jargon léger, le badinage et l'enjouement.

LE CHEVALIER

Votre raisonnement me frappe beaucoup mais beaucoup.

LE COMÉDIEN

Je voudrais bien qu'il put frapper de même tous vos amis.

SCÈNE XI

Le Chevalier, Le Comédien, La Cabale, Une Jeune Fille.

LA CABALE *(au Comédien)*

Ah ! Vous voilà ; je vous attendais avec impatience ; je vous ai envoyé chercher, pour que vous m'aidiez à rendre service à cette aimable enfant. Elle voudrait débiter à la Comédie.

510

LE CHEVALIER *(vivement)*

Je lui promets de bien l'applaudir. Sa figure est charmante.

LE COMÉDIEN

Certainement, mais...

LE CHEVALIER

Mais, quoi ? Quoi ?

LE COMÉDIEN

Elle est encore bien jeune.

515

LE CHEVALIER

Bien jeune? Bien jeune? Comme si au théâtre on tardoit à devenir nubile.

LA JEUNE FILLE

Il veut quelquefois nous faire jouer des choses.

LA CABALE

Quoi donc ?

LA JEUNE FILLE

Il a une grande soeur, en âge d'être mariée, et qui a une femme-de-
chambre ; il vint nous dire hier, qu'il avait vu le domestique d'un Mon-
sieur qui avait donné à cette femme-de-chambre une lettre qu'elle avait
aussitôt portée à sa maîtresse ; qu'ensuite le Monsieur était venu ; qu'il
s'était jeté aux genoux de sa soeur, et qu'ils ne s'étaient séparés
qu'après s'être marqué bien de l'amitié. Toute la société dit qu'il fallait
jouer cela ; l'un fit le valet ; une de mes petites cousines, qui est fort
gaie, fit la femme-de-chambre ; j'étais la la grande soeur, et lui le Mon-
sieur. Il s'était mis à mes genoux ; il me baisait les mains ; et en vérité je
ne fais où il prenait tout ce qu'il me disait, et où je prenais moi-même
tout ce que je lui répondais ; mais cela me paraissait bien, lorsque tout-
à-coup il voulut m'embrasser ; je le repoussai ; il prétendit qu'à travers
le trou de la serrure, il avait vu le Monsieur emballer sa soeur ; que cela
était de la pièce, et que par conséquent...

LE CHEVALIER

Il avait raison.

LA JEUNE FILLE

Il avait raison ! Comment donc, il n'y aura qu'à venir dire comme cela
qu'on a vu... Oh non !

(Au Comédien.)

LA CABALE

Elle s'exprime avec une grâce, un naturel, une naïveté qui enchantent !
Mon aimable enfant, vous n'avez du tout pas besoin de moi pour réussir. Je compte, Monsieur, que vous lui faciliterez les moyens de débiter.

LE COMÉDIEN

Je lui rendrai tous les services que je pourrai, pourvu que ce ne soit pas
ouvertement ; elle est trop jolie ; je me brouillerais à jamais avec toutes⁵⁴⁰
celles de nos Demoiselles qui se piquent encore de l'être.

SCÈNE XII

La Cabale, Le Chevalier, La Jeune fille, Le Comédien, Frontin, Pasquin.

FRONTIN

Madame, ce Monsieur qui est venu ce matin ; demande si vous voulez
qu'on commence la répétition du ballet dont il vous a parlé.

545

LA CABALE

Oui ; j'ai du temps ; l'élection ou je dois me trouver à l'Académie, ne
commencera qu'à trois heures.

LE CHEVALIER

J'espère que vous vous souviendrez de mon protégé.

LA CABALE

Mais, Chevalier, songez donc que votre protégé n'a jamais rien fait.

LE CHEVALIER

Parbleu, c'est ce qui doit lui donner un grand avantage sur ses deux concurrents, et sur tant d'autres que vous y avez fait recevoir. D'ailleurs vous m'avez promis. 550

(Ils sortent.)

LA CABALE

Eh bien, nous verrons.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE

Frontin, Pasquin.

FRONTIN

Quand le ballet fera fini, je trouverai le moment de faire ton affaire. 555

PASQUIN *(l'embrassant)*

Mon cher Frontin, tu es le plus aimable garçon, le meilleur coeur, le plus véritable ami que je connaisse.

FRONTIN

Finis donc ; tu as le vin trop tendre.

PASQUIN

Tu ne te contentes pas de me bien régaler ; tu te donnes encore la peine de dresser un placet pour moi, et tu veux bien le présenter toi-même à ta maîtresse. Fais-moi le plaisir de me le lire. 560

(Lisant.)

FRONTIN

Volontiers. Je crois n'avoir rien oublié. « MADAME, Frontin a l'honneur de vous recommander très particulièrement... »

PASQUIN *(l'embrassant)*

Très particulièrement.

FRONTIN

« Pasquin son intime ami... »

565

PASQUIN *(l'embrassant encore)*

Son intime ami !

FRONTIN

« Et de vous supplier de lui faire obtenir quelque emploi. C'est un garçon qui n'est propre à rien... »

PASQUIN

Comment ?...

FRONTIN

« Une bête, un animal... »

570

PASQUIN

Animal toi-même ; est-ce ainsi que tu me recommandes ?

(Continuant de lire.)

FRONTIN

Patience, patience. « Un ivrogne, un fainéant ; rien ne prouvera plus votre crédit, illustre Cabale, que d'avoir pu faire employer un pareil vaurien. » Cela n'est-il pas bien tourné ? Tu vois comme je la pique d'honneur pour l'engager à s'intéresser à toi. Aché-
575
sons. « Je vous assure, Madame, que tous ceux qui connaissent ledit Pasquin, vous en rendront un pareil témoignage. »

PASQUIN

Si tu oses présenter ce placet...

(Tirant un cornet, une plume, et la lui présentant.)

FRONTIN

Il est bien, mon ami ; il est bien ; dans le vrai, dans le simple, dans le naturel. Je ne donne point, moi, dans le galimatias, dans l'emphase ;
580
j'expose tout uniment les choses. Allons, signe-le.

PASQUIN

Que je le signe ?

FRONTIN

Sans doute. Tout placet ne doit-il pas être signé de celui qui sollicite.

PASQUIN

Monsieur Frontin, vous êtes un coquin.

FRONTIN

Quoi ! Tu me dis des injures quand je cherche à te rendre service ? Vas,⁵⁸⁵
tu es un ingrat ; tu ne mérites pas que je raccorde ma protection ; j'avais
en vue pour toi une des meilleures conditions...

PASQUIN

Mais...

FRONTIN

J'espérais te faire placer cuisinier chez un des hommes de Paris qui fait
la plus grande chère.

590

PASQUIN

Autre impertinence ! Moi cuisinier, qui n'ai fait de ma vie aucuns ra-
goûts !

FRONTIN

Eh qu'importe ? Crois-tu donc qu'aujourd'hui, pour posséder un em-
ploi, il soit nécessaire de savoir l'exercer ? Tu auras sous toi de bons
aides de cuisine, de bons marmitons : si les ragoûts sont bien faits, tout⁵⁹⁵
l'honneur t'en appartiendra, comme au chef ; s'ils sont mauvais, ce sera
la faute de tes commis qui auront mal exécuté tes ordres. Allons, décide-
toi,

PASQUIN

Songe donc que dans ce placet tu me traites...

FRONTIN

Je t'y traite ? Je t'y traite ? Oh ! Si tu es un glorieux... Écoute, mon ami ;
il est rare que les glorieux fassent fortune. ⁶⁰⁰

PASQUIN

Faudra-t-il que je sois présent quand tu le présenteras ?

FRONTIN

Sans doute. Ta physionomie aidera beaucoup à confirmer tout ce que j'y
dis de favorable pour toi. Mais, j'entends les violons ; pendant le ballet,
tu as le temps de te déterminer. ⁶⁰⁵